

Fratelli tutti

Une encyclique sur la fraternité et l'amitié sociale

« Je livre cette encyclique sociale comme une modeste contribution à la réflexion pour que, face aux manières diverses et actuelles d'éliminer ou d'ignorer les autres, nous soyons capables de réagir par un nouveau rêve de fraternité et d'amitié sociale qui ne se cantonne pas aux mots » FT, 6.

Voilà comment le Pape François commence son encyclique, cette lettre qui nous est adressée et que nous recevons dans la foi, comme un encouragement à la fraternité, à tout ce que nous entreprenons pour créer du lien social ; mais aussi comme un questionnement face à la tentation de céder à la culture de l'individualisme et du repli sur soi.

J'aimerais, par ces quelques pages, vous encourager à lire ce texte, non en le résumant, mais en mettant en relief quelques-uns des thèmes abordés.

Laissons-nous interroger par la réflexion du Pape même si certains passages nous dérangent. C'est le propre d'une encyclique adressée à toute l'Eglise, et même à toute l'humanité, de nous aider à prendre du recul et de briser les lignes de partage habituels des courants et des opinions.

L'amitié sociale ? Qui parle de cela ? Ni les économistes, ni les financiers, ni les sociologues, ni les politiques, ni les journalistes. Qui s'intéresse encore à la fraternité, un concept qui, pour beaucoup, relève de l'utopie, de la rêverie, des bons sentiments, avec, en plus un relent de christianisme ? Peut-on encore croire à la fraternité quand on ne croit plus au père ? Quand on ne croit plus à la paternité parce qu'elle aurait le goût amer du patriarcat ?

Un monde qui se ferme sur lui-même

Le Pape François en parle. En dénonçant d'abord un monde qui se ferme sur lui-même tout en donnant l'illusion du contraire. La globalisation est d'abord un marché où se pressent des intérêts individuels qui nous rapprochent comme le sont des consommateurs dans un magasin, mais qui ne nous rendent pas frères. « Plus que jamais nous nous trouvons seuls dans ce monde de masse qui fait prévaloir les intérêts individuels et affaiblit la dimension communautaire de l'existence. Il y a plutôt des marchés où les personnes jouent des rôles de consommateurs ou de spectateurs. » FT, 12.

Dans cette culture de la consommation, tout semble favoriser l'isolement de l'individu pour le rendre vulnérable : l'histoire est déconstruite, les mots sont dénaturés, celui qui pense différemment est tourné en dérision, les réseaux de communication amplifient l'agressivité et l'enfermement dans des réseaux d'appartenance.

Le Pape François reprend ainsi les termes de sa lettre adressée aux jeunes en mars 2019 : « *Si quelqu'un vous fait une proposition et vous dit d'ignorer l'histoire, de ne pas reconnaître l'expérience des aînés, de mépriser le passé et de regarder seulement vers l'avenir qu'il vous propose, n'est-ce pas une manière facile de vous piéger avec sa proposition afin que vous fassiez seulement ce qu'il vous dit ? Cette personne veut vides, déracinés, méfiants de tout, pour que vous ne fassiez confiance qu'à ses promesses et que vous vous soumettiez à ses projets. C'est ainsi que fonctionnent les idéologies de toutes les couleurs qui détruisent (ou dé-construisent) tout ce qui est différent et qui, de cette manière, peuvent régner sans opposition.* » FT, 13.

Voilà comment le lien social finit par se dissoudre. Nos sociétés prennent la voie de l'atomisation, de l'éclatement, de la méfiance généralisée : on ne peut plus compter que sur soi-même. C'est ainsi que les plus pauvres sont marginalisés, en particulier les enfants à naître, les personnes âgées et vulnérables, souvent aussi les femmes (rappelons que le Pape écrit pour toutes les cultures). Les migrants sont exclus de la participation à la vie sociale. Le bien commun n'est plus compris que comme la somme des intérêts particuliers négociés par la puissance publique.

La pandémie du covid-19 nous a pourtant fait prendre conscience de notre appartenance à une même communauté mondiale. « *Nous nous sommes rappelés que personne ne se sauve tout seul, qu'il n'est possible de se sauver qu'ensemble* » FT, 32. Voilà pourquoi le Pape termine son premier chapitre, celui d'une analyse sans concession de la globalisation, par ce cri : « *Marchons dans l'espérance !* »

2 —

La Parole du Bon Samaritain

D'où vient cette espérance ? De la Parole de Dieu que François nous présente en méditant la parabole du Bon Samaritain. La réponse au déficit de fraternité tient en peu de mots : dès que je m'arrête pour me pencher vers celui qui est proche de moi, en particulier s'il est blessé ou fragilisé, je transforme le monde en l'embrasant de l'amour du Christ ; je retisse le lien social défait, je prends ma part de responsabilité pour le bien commun, je construis la fraternité.

C'est de là, de cette initiative personnelle, que tout peut être transformé et qu'une culture de l'amitié sociale peut s'étendre. « *Il est possible, en commençant par le bas et le niveau initial, de lutter pour ce qui est le plus concret et le plus local, jusqu'à atteindre les confins de la patrie et du monde, avec la même attention que celle du voyageur de Samarie pour chaque blessure de l'homme agressé. Cherchons les autres et assumons la réalité qui est la nôtre sans peur ni de la souffrance ni de l'impuissance, car c'est là que se trouve tout le bien que Dieu a semé dans le cœur de l'être humain...*

Mais ne le faisons pas seuls, individuellement. Le Samaritain a cherché un hôte qui pouvait prendre soin de cet homme ; nous aussi, nous sommes invités à nous mobiliser et à nous retrouver dans un "nous" qui soit plus fort que la somme de petites individualités. » FT, 78

La fraternité est hospitalité

C'est ce « nous » qu'il nous faut reconstruire, auquel il nous faut veiller, qu'il faut à tout prix sauvegarder. C'est un « nous » qui nous fait sortir de nous-mêmes dans une loi d'extase, de sortie de soi-même, « *pour trouver en autrui un accroissement d'être* » FT, 88. Voilà la logique d'un amour sincère : il ne nous renferme pas sur l'être aimé ; il nous fait plutôt regarder ensemble vers l'extérieur, il nous ouvre à tous les autres. C'est pourquoi l'hospitalité est la marque d'un amour véritable. La communion entre ceux qui s'aiment n'est jamais un cercle fermé ; elle est plutôt une maison aux portes toujours ouvertes.

« L'amour nous met en tension vers la communion universelle. Personne ne mûrit ni n'atteint sa plénitude en s'isolant. De par sa propre dynamique, l'amour exige une ouverture croissante, une plus grande capacité à accueillir les autres, dans une aventure sans fin qui oriente toutes les périphéries vers un sens réel d'appartenance mutuelle. Jésus nous disait : « Tous vous êtes des frères » (Mt 23, 8). FT, 95

L'amitié sociale ? Le Pape François suggère qu'il n'est pas impossible d'appliquer ces principes de l'amitié personnelle, ouverte, hospitalière, aux relations sociales ; et en particulier face au phénomène des migrations.

3

L'attention aux migrants

Ne nous trompons pas. Le Pape ne voit pas les migrations de population comme un projet à encourager à tout prix. « *L'idéal serait d'éviter les migrations inutiles* », écrit-il (FT, 129). Mais les migrants sont là. Qu'en faisons-nous ? La mission de l'Eglise est de répéter inlassablement le devoir de l'hospitalité à celui qui frappe à la porte. Elle ne met pas en œuvre elle-même une politique d'accueil ; ce n'est son rôle qu'à la marge, dans des situations d'urgence. Mais elle ne cesse de supplier les nations riches de ne pas oublier ceux et celles qui sont à leurs frontières. « *Nos efforts vis-à-vis des personnes migrantes qui arrivent peuvent se résumer en quatre verbes : accueillir, protéger, promouvoir et intégrer* » (FT, 129).

La question des migrants préoccupe le Pape depuis le début de son pontificat. Parce qu'ils sont les témoins d'un monde libéral qui ne fonctionne plus et dans lequel les habitants d'un pays se sentent inutiles sur leur propre terre et rejetés par les nations voisines. Les migrations nous concernent tous parce qu'elles nous interrogent sur le système confortable dans lequel nous vivons en Occident et qui génère une « culture du déchet », ces personnes qui ont quitté leur pays et dont personne ne veut chez soi.

C'est pourquoi le Pape suggère une forme de gouvernance mondiale pour la question des migrants : « *Il convient d'établir des projets à moyen et à long terme qui aillent plus loin que la réponse d'urgence. Ceux-ci devraient d'un côté aider effectivement l'intégration des migrants dans les pays d'accueil, et en même temps favoriser le développement des pays de provenance par des politiques solidaires, mais qui ne soumettent pas les aides à des stratégies et à des pratiques idéologiquement étrangères ou contraires aux cultures des peuples auxquels elles s'adressent* » FT, 134, extrait du *Discours au Corps diplomatique accrédité près le Saint-Siège* (11 janvier 2016).

Le Pape propose donc une réflexion à l'échelle mondiale sur le phénomène des migrations afin de sortir des solutions à court terme et de penser comme une seule famille humaine.

C'est dans cet esprit qu'il insiste sur l'échange des dons que peuvent constituer les mouvements migratoires : « *Les histoires des migrants sont aussi des histoires de rencontre entre personnes et cultures : pour les communautés et les sociétés d'accueil, ils représentent une opportunité d'enrichissement et de développement humain intégral de tous* » FT, 133.

Il ne rêve pourtant pas d'une sorte de multiculturalisme abstrait qui s'imposerait à tous. L'accueil des migrants suppose, de la part de l'hôte, un amour de sa terre, de son histoire, de sa culture qu'il peut transmettre à ceux qui arrivent pour favoriser leur intégration.

« *La solution ne réside pas dans une ouverture qui renonce à son trésor propre. Tout comme il n'est pas de dialogue avec l'autre sans une identité personnelle, de même il n'y a d'ouverture entre les peuples qu'à partir de l'amour de sa terre, de son peuple, de ses traits culturels. Je ne rencontre pas l'autre si je ne possède pas un substrat dans lequel je suis ancré et enraciné, car c'est de là que je peux accueillir le don de l'autre et lui offrir quelque chose d'authentique. Il n'est possible d'accueillir celui qui est différent et de recevoir son apport original que dans la mesure où je suis ancré dans mon peuple, avec sa culture.* » FT, 143

« *Le bien de l'univers exige également que chacun protège et aime sa propre terre.* » FT, 143

La mission de l'Église dans les questions sociales

Certains reprocheront au Pape une forme de naïveté sur l'accueil des migrants. Mais il est dans son rôle lorsqu'il permet à notre conscience de ne pas s'endormir alors que des milliers de frères et sœurs dorment dans des camps ou cherchent à quitter leur continent sur des bateaux de fortune. Il ne peut pas proposer des solutions concrètes pour chaque pays. Cela relève des gouvernements locaux. Mais il peut attirer l'attention des autorités politiques, économiques, sociales sur la nécessité de la fraternité pour faire face aux mouvements de population.

C'est pour cela, écrit le Pape à la fin de sa lettre, que, même si l'Église respecte l'autonomie de la politique, elle ne limite pas pour autant sa mission au domaine du privé. Au contraire, « elle ne peut ni ne doit [...] rester à l'écart » dans la construction d'un monde meilleur, ni cesser de « réveiller les forces spirituelles » qui fécondent toute la vie sociale. Les ministres religieux ne doivent certes pas faire de la politique partisane, qui revient aux laïcs, mais ils ne peuvent pas non plus renoncer à la dimension politique de l'existence qui implique une constante attention au bien commun et le souci du développement humain intégral. L'Église « a un rôle public qui ne se borne pas à ses activités d'assistance ou d'éducation », mais qui favorise « la promotion de l'homme et de la fraternité universelle ». Elle n'entend pas revendiquer des pouvoirs temporels mais s'offrir comme « une famille parmi les familles, – c'est cela, l'Église – ouverte pour témoigner au monde d'aujourd'hui de la foi, de l'espérance et de l'amour envers le Seigneur et envers ceux qu'il aime avec prédilection. Une maison avec les portes ouvertes. L'Église est une maison qui a les portes ouvertes, car elle est mère ». FT, 269

Quels sont les moyens de cette fraternité, de cette amitié sociale ?

La fraternité, l'amitié sociale c'est la charité du Christ qui vient habiter les relations sociales, les solidarités humaines, les initiatives populaires.

5

Nous retrouvons là un thème qui est cher au Pape François : celui du peuple. « *Faire partie d'un peuple, écrit François, c'est faire partie d'une identité commune faite de liens sociaux et culturels.* » Deux courants actuels dénaturent la dynamique interne à la population d'un pays : le libéralisme qui isole les individus en en faisant des consommateurs et le populisme qui détourne l'élan populaire pour servir les intérêts de celui qui gouverne.

La notion de peuple décrit le lien profond qui existe entre les citoyens d'un même pays, les membres d'une même nation, d'une même société. Le peuple évoque un lien entre des personnes. Ce lien est d'abord celui d'une culture, d'une histoire commune qui crée une dynamique interne pour trouver des solutions aux difficultés sociales et économiques.

« Il faut penser à la participation sociale, politique et économique de telle manière qu'elle [inclue] les mouvements populaires et anime les structures de gouvernement locales, nationales et internationales, avec le torrent d'énergie morale qui naît de la participation des exclus à la construction d'un avenir commun ». Et en même temps, il convient de travailler à ce que « ces mouvements, ces expériences de solidarité qui grandissent du bas, du sous-sol de la planète, confluent, soient davantage coordonnées, se rencontrent ». Mais sans trahir leurs caractéristiques, parce que ce « sont des semeurs de changement, des promoteurs d'un processus dans lequel convergent des millions de petites et grandes actions liées de façon créative, comme dans une poésie » FT, 169

C'est de ces processus, transformés en profondeur par l'amour qui vient de Dieu, que peuvent naître l'amitié sociale. L'activité politique doit en assurer la promotion dans l'intérêt du bien commun. « *Un individu peut aider une personne dans le besoin, mais lorsqu'il s'associe à d'autres pour créer des processus sociaux de fraternité et de justice pour tous, il entre dans « le champ de la plus grande charité, la charité politique ».* Il s'agit de progresser vers un ordre social et politique dont l'âme sera la charité sociale. Une fois de plus, j'appelle à réhabiliter la politique qui « est une vocation très noble, elle est une des formes les plus précieuses de la charité, parce qu'elle cherche le bien commun » FT, 180.

Cette charité sociale naît dans le dialogue

Un dialogue qui se construit d'abord dans la confiance, dans la certitude que chacun peut apporter sa pierre à l'édifice que l'on construit. « *Le dialogue social authentique suppose la capacité de respecter le point de vue de l'autre en acceptant la possibilité qu'il contienne quelque conviction ou intérêt légitime. De par son identité, l'autre a quelque chose à apporter.* » FT, 203

Mais c'est également un dialogue qui vise à aboutir ensemble à reconnaître des principes communs, des lois universelles (la loi naturelle ?) sur lesquels se fonder pour avancer.

« *Nous parlons d'un dialogue qui a besoin d'être enrichi et éclairé par des justifications, des arguments rationnels, des perspectives différentes, par des apports provenant de divers savoirs et points de vue, un dialogue qui n'exclut pas la conviction qu'il est possible de parvenir à certaines vérités élémentaires qui doivent ou devraient être toujours soutenues. Accepter qu'existent des valeurs permanentes, même s'il n'est pas toujours facile de les connaître, donne solidité et stabilité à une éthique sociale* » FT, 211.

La fraternité se nourrit de la vérité et du pardon

Il y a donc, pour François, des « *vérités élémentaires* ». La vérité est envisagée sous deux angles dans cette encyclique. Elle est d'abord la reconnaissance de ces valeurs permanentes découvertes grâce à un dialogue respectueux. On pense parfois que le fruit du dialogue est une sorte de négociation entre des partis adverses pour trouver une solution qui n'aurait rien à voir avec une quelconque forme de vérité. On dialoguerait pour trouver des consensus pratiques loin des vérités, disons, « *dogmatiques* ».

Mais François pense, à l'inverse, que le dialogue conduit à la découverte d'une « *vérité permanente que l'intelligence peut saisir* » FT, 212. Il y a, écrit-il, des structures fondamentales qui soutiennent l'être humain et la société. C'est dans la reconnaissance de ces structures que l'on peut fonder un dialogue social constructif et travailler au bien commun.

La vérité est aussi, dans l'encyclique, une valeur fondamentale lorsqu'il s'agit d'engager un processus de réconciliation. Il faut « *repartir de la vérité* », écrit François, quand on veut œuvrer à la paix. « *Ce n'est qu'à partir de la vérité historique des faits qu'ils pourront faire l'effort, persévérant et prolongé, de se comprendre mutuellement et de tenter une nouvelle synthèse pour le bien de tous.* » FT, 226.

C'est ainsi qu'on peut se préparer au pardon, un pardon qui n'oublie pas la justice mais qui renonce au désir de se venger. « *Ceux qui pardonnent en vérité n'oublient pas, mais renoncent à être possédés par cette même force destructrice dont ils ont été victimes. Ils brisent le cercle vicieux, ralentissent les progrès des forces de destruction. Ils décident de ne pas continuer à inoculer dans la société l'énergie de la vengeance qui, tôt ou tard, finit par retomber une fois de plus sur eux-mêmes. En effet, la vengeance ne satisfait jamais vraiment les victimes* » FT, 251.

La fraternité se fonde sur la transcendance

Enfin nous ne pouvons être frères si nous ne reconnaissons pas un même Père. L'oubli de Dieu dans nos sociétés sécularisées nous prive d'un fondement solide pour assurer la fraternité entre les hommes. La raison humaine peut créer les conditions de l'égalité mais elle ne peut fonder la fraternité. Et quand la justice n'a plus de fondement transcendant, elle risque de ne plus servir que la loi du plus fort.

« *S'il n'existe pas de vérité transcendante, par l'obéissance à laquelle l'homme acquiert sa pleine identité, dans ces conditions, il n'existe aucun principe sûr pour garantir des rapports justes entre les hommes. Leurs intérêts de classe, de groupe ou de nation les opposent inévitablement les uns aux autres. Si la vérité transcendante n'est pas reconnue, la force du pouvoir triomphe, et chacun tend à utiliser jusqu'au bout les moyens dont il dispose pour faire prévaloir ses intérêts ou ses opinions, sans considération pour les droits des autres. [...] Il faut donc situer la racine du totalitarisme moderne dans la négation de la dignité transcendante de la personne humaine, image visible du Dieu invisible et, précisément pour cela, de par sa nature même, sujet de droits que personne ne peut violer, ni l'individu, ni le groupe, ni la classe, ni la nation, ni l'État. La majorité d'un corps social ne peut pas non plus le faire, en se dressant contre la minorité* ». JP II, *Centesimus annus* (1er mai 1991), n. 44 - FT, 273

C'est pour ce motif que le Pape François fait plusieurs fois référence au *Document sur la fraternité humaine pour la paix mondiale et la coexistence commune* du 4 février 2019 co-signé avec le Grand Imam de la mosquée d'Al-Azhar au Caire, Ahmad Al-Tayyeb.

Cela ne nous empêche pas de confesser que notre Dieu est Père et que nous sommes frères et sœurs en Jésus, son Fils unique et bien-aimé. Notre fraternité trouve son fondement ultime dans notre baptême qui nous donne la grâce de la filiation adoptive de façon totalement immérité, gratuite, parce que Dieu le Père nous veut tous frères (fratelli tutti !) selon le mot de Saint Paul : *« Il nous a prédestinés à être, pour lui, des fils adoptifs par Jésus, le Christ. Ainsi l'a voulu sa bonté, à la louange de gloire de sa grâce, la grâce qu'il nous donne dans le Fils bien-aimé »* (Eph. 1, 5-6).

Cette encyclique est riche en réflexions diverses, tant sur le plan des relations personnelles, que des relations sociales et des rapports entre les nations. Elle nous invite à regarder l'humanité comme une famille. Nous avons besoin de ce message d'espérance. Pas seulement pour l'écouter mais surtout pour le mettre en œuvre.

« Je forme le vœu, écrit François, qu'en cette époque que nous traversons, en reconnaissant la dignité de chaque personne humaine, nous puissions tous ensemble faire renaître un désir universel d'humanité. Rêvons en tant qu'une seule et même humanité, comme des voyageurs partageant la même chair humaine, comme des enfants de cette même terre qui nous abrite tous, chacun avec la richesse de sa foi ou de ses convictions, chacun avec sa propre voix, tous frères » FT, 8.